



Pour célébrer le 50ème anniversaire (1957 - 2008) du prix Nobel de Littérature d'Albert CAMUS

L'homme révolté 5/7

L'HOMME RÉVOLTÉ

La publication de *L'homme révolté*, en 1951, a valu à Camus la rupture avec les maîtres à penser de la gauche, Sartre en particulier, et une longue conspiration du silence. Les apôtres du mensonge, qui prétendaient taire les camps de concentration communistes pour ne pas désespérer Billancourt, ne pouvaient que le vouer aux catacombes sociologiques.

Il y condamnait le nazisme, ce qu'il avait déjà fait, métaphoriquement, dans *La peste*, et le communisme, ce qui était nouveau.

En 1957, dans son testament spirituel, le discours de Suède, prononcé à l'occasion de la réception du prix Nobel de Littérature, Camus revenait sur la haute conception qu'il se faisait de l'artiste : comme Soljénitsyne, qui voulait parler « pour la Russie sans langue ni écriture », Camus estimait que la justification des écrivains du XXème siècle était « de parler pour ceux qui ne peuvent le faire ». Être la voix des sans voix « pour tous ceux qui souffrent en ce moment, quelles que soient les grandeurs passées ou futures des États ou des partis qui les oppriment : il n'y a pas, pour l'artiste, de bourreaux privilégiés ». Ni bourreaux privilégiés ni victimes inintéressantes, telle est la haute exigence de Camus.

Je limiterai mon étude de *L'homme révolté* au chapitre intitulé *La révolte historique*.

Le premier volet est consacré aux régicides et aux déicides.

RÉGICIDES ET DÉCIDÉS

La fracture de l'Histoire de France, Camus la stigmatise dans la mort du roi. « Il y a des crimes de passion et des crimes de logique », écrit-il dès l'ouverture de son essai. La mise à mort du roi

fut un crime logique, inscription dans les faits du travail de sappe des "philosophes" : « *Saint-Just a fait entrer dans l'histoire les idées de Rousseau* ». Ce n'est pas Louis que l'on exécute, c'est la monarchie. « *Elle est le crime* », dit Saint-Just. Non pas comme régime politique, mais comme incarnation du spirituel. Camus écrit : « *Ce n'est pas Capet qui meurt, mais Louis de droit divin, et avec lui, la chrétienté temporelle* ». Et encore : « *Le 21 janvier, avec le meurtre du roi-prêtre, s'achève ce qu'on a appelé significativement la passion de Louis XVI... Le jugement du roi est à la charnière de notre histoire contemporaine. Il symbolise la désacralisation de cette histoire et la désincarnation du dieu chrétien* ».

Dieu mort, ou relégué dans quelque empyrée où il n'intervient plus dans l'histoire des hommes, c'est l'homme qui se sacre Dieu, et usurpe sur autrui le droit absolu et arbitraire de vie et de mort. La Terreur n'est pas monstrueuse bavure de la Révolution, elle en constitue les travaux pratiques : « *Le couperet, écrit Camus, devient ainsi raisonneur, sa fonction est de réfuter* ».

Le panlogisme de Hegel, le nihilisme de Nietzsche, héritent de ce meurtre fondateur : « *Aux régicides du XVIIIème siècle succèdent les déicides du XXème siècle qui vont jusqu'au bout de la logique révoltée et veulent faire de la terre le royaume où l'homme sera dieu... Tout ce qui était à Dieu sera désormais rendu à César* ».

LA TERREUR IRRATIONNELLE

« *Parti de la liberté illimitée, j'ai abouti au despotisme illimité* », disait le Chigaliou de Dostoïevsky.

Ce qui est vrai de l'individu l'est encore plus de l'État : « *Toutes les révolutions modernes, écrit Camus, ont abouti à un renforcement de l'État. 1789 amène Napoléon, 1848 Napoléon III, 1917 Sta-*

line, les troubles italiens des années 20 Mussolini, la république de Weimar Hitler. Ces révolutions, surtout après que la première guerre mondiale eut liquidé les vestiges de droit divin, se sont pourtant proposé, avec une audace de plus en plus grande, la construction de la cité humaine et de la liberté réelle. L'omnipotence grandissante de l'État a chaque fois sanctionné cette ambition ».

Il y a un lien, non seulement chronologique, une filiation entre les régicides et les déicides du XVIIIème siècle et du XIXème siècle, et les États terroristes du XXème siècle : « *Le rêve prophétique de Marx et les puissantes anticipations de Hegel et de Nietzsche ont fini par susciter, après que la cité de Dieu eut été rasée, un État rationnel ou irrationnel, mais dans les deux cas terroristes.* »

Camus appelle terreur irrationnelle le fascisme de Mussolini, qui se réclamait de Hegel, se déclarait l'ennemi de tous les christianismes, et fondait la statolâtrie, « *Rien hors de l'État, au-dessus de l'État, contre l'État. Tout à l'État, pour l'État, dans l'État* », et le nazisme de Hitler, qui confondait le Dieu-Providence et le Walhalla. Terreur irrationnelle qui tend à instaurer une mystique en dehors de toute morale. Mais cette mystique même, ajoute Camus, « *n'a jamais prétendu réellement à un Empire universel* ». Pour cela il fallait la terreur rationnelle du communisme planétaire.

LA TERREUR RATIONNELLE

La société sans classes est pour Marx « *la révolution du mystère historique* ». Camus a très bien senti dans le marxisme une inversion du christianisme, et le retour, via la philosophie allemande, au judaïsme pur et dur : « *À partir du moment où la divinité du Christ est niée, où, par les soins de l'idéologie allemande, il ne symbolise plus l'homme-dieu, la notion de médiation disparaît, un monde judaïque ressuscite. Le dieu implacable des armées règne à nouveau, toute beauté est insultée comme source de jouissances oisives, la nature elle-même est asservie. Marx, de ce point de vue, est le Jérémie du dieu historique et le Saint-Augustin de la révolution* ». Dès lors que « *la parousie s'éloigne, il faut vivre avec sa foi, ses dogmes, son catéchisme* ». Mais la foi révolutionnaire veut l'au-delà sur terre, et ce « *paradis par erreur* » devient, très vite, l'enfer.

Prétendant refondre l'homme, le communisme est fatalement conduit à l'univers de la totalité et du procès : « *Les individus en régime totalitaire ne sont pas libres, quoique l'homme collectif soit libéré. À la fin, quand l'Empire affranchira l'espèce entière, la liberté régnera sur des troupeaux d'esclaves* ». La servitude, les camps, la mort lente ou brutale, se pratiquent au nom d'une formidable bonne conscience. Les fins du nazisme et du communisme ne sont pas les mêmes mais leurs moyens sont identiques : « *Le premier figure l'exaltation du bourreau par le bourreau lui-même. Le second, plus dramatique, l'exaltation du bourreau par les victimes* ».

L'imposture a la vie plus longue que le cynisme : à la mort du nazisme, le communisme avait un bel avenir devant lui. Quand il écrivait *L'homme révolté*, Camus n'en pouvait savoir l'ampleur. Mais la gauche le devinait, qui suscita contre lui de violentes polémiques et continue, autant qu'il est en elle, de faire le procès d'un nazisme mort, et d'absoudre un communisme vivant.

Reste la perspective métaphysique de la pensée de Camus. Il oppose révolte et révolution : « *La révolution absolue supposait l'absolue plasticité de la nature humaine, sa réduction possible à l'état de force historique. Mais la révolte est, dans l'homme, le refus d'être traité en chose et d'être réduit à la simple histoire. Elle est l'affirmation d'une nature commune à tous les hommes, qui échappe au monde de la puissance* ». Et encore : « *La révolution, pour être créatrice, ne peut se passer d'une règle, morale ou métaphysique, qui équilibre le délire historique* ».

Mais, Dieu mort, où trouver cette règle ? Sur quoi, sur qui fonder cette nature commune à tous les hommes ? « *Si l'homme veut se faire Dieu, il s'arroge le droit de vie et de mort sur les autres. Fabricant de cadavres, et de sous-hommes, il est sous-homme lui-même et non pas Dieu, mais serviteur ignoble de la mort* ». Alors, Dieu ou rien ? Tragique dilemme que pose, à sa manière cet athée, et qu'il ne peut résoudre.

Danièle Masson
agrégée de l'Université